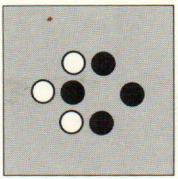
Richard Millet

L'invention du corps de saint Marc

roman



P.O.L

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC

RICHARD MILLET

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC

roman

P. O. L
26, rue Jacob, Paris 6e

pour Hélène

© P. O. L éditeur, 1983

Il est plus terrible qu'on ne pense de se voir étendu dans un lit, une croix à la main, attendant le coup de la mort et l'exécution de la sentence donnée contre tous les hommes, de voir que non seulement ceux qui nous environnent, mais que toutes les créatures ensemble, sont dans l'impuissance de nous secourir, de sentir la mort qui s'empare peu à peu de notre corps, d'éprouver le renversement qui la précède, et enfin de se voir périr et anéantir à l'égard du monde.

Pierre NICOLE
(*Essais de Morale,* 1671)

Je ne m'étais pas, cette fois, arraché à un rêve : si je n'osai me montrer à lui, je devais cependant admettre qu'à ce mouvement hâtif, irréfléchi, à cette dérobade, c'était lui qui m'avait poussé. Dès qu'il apparut dans la rue en pente, entouré d'enfants de tous âges à qui il avait demandé son chemin, je le reconnus, non pas à sa voix, qui se perdait dans les piaillements et les rires de sa suite, mais à sa façon d'incliner la tête sur l'épaule ; et quoique je ne l'eusse pas revu depuis bien des années et que j'eusse pu me persuader que seul le son un peu aigre de sa voix me le ferait reconnaître, je ne me trompai pas : comme autrefois, sur ce visage d'adolescent vieilli, je finissais par ne plus voir que les marques d'une immense fatigue.

De cela je ne me rendis compte que lorsqu'il fut dans la cour et qu'il eut, pour les éloigner, d'un geste quelque peu emphatique, lancé une poignée de piastres aux enfants. Je m'étais caché derrière un groupe de sycomores, d'où je pouvais l'observer à loisir. Il restait immobile, le visage tourné vers la rue, indifférent aux quolibets des gamins, les bras ballants, son sac de voyage à ses pieds. A la servante qui, tout en le priant

d'entrer, lui disait que ni ma sœur ni moi n'étions encore là, il demanda s'il pouvait nous attendre dans la cour ; il s'exprimait dans un arabe si affecté que la jeune fille ne le comprit pas : elle continuait à le prier d'entrer et quand il s'y décida, ce fut pour mettre fin à une situation que les mots avaient rendue inacceptable.

Si je l'avais abordé, nous serions restés longtemps l'un devant l'autre, dans le trop chaud soleil de fin d'après-midi, à chercher les mots les plus graves ; or, comme lui, j'avais toujours souhaité parler le moins possible. D'autre part, comment aurais-je pu me montrer, lui sourire, lui tendre la main et lui parler sans dévoiler l'embarras où me plongeait sa venue ? Seule Marie, ma sœur, saurait ne pas s'effrayer des mots : elle ne croyait pas qu'ils fussent irrémissibles.

En vérité, la confusion de mes sentiments à son égard et, surtout, l'insurmontable aversion que j'avais pour la plupart de ses gestes et pour sa voix (et m'eût-on demandé de me justifier, je n'aurais rien trouvé d'emblée à lui reprocher, sinon un indéniable pouvoir de séduction qui faisait qu'on l'abordait sans arrière-pensée et que l'on regrettait aussitôt de s'être montré si aveuglément confiant), remontaient à l'année que nous avions passée en France, ma sœur et moi, au collège d'U. ; externes, nous louions en ville un petit appartement, et cette liberté, dont nous n'avions d'ailleurs que faire, ainsi que l'accent chaud et un peu lourd des Libanais qui parlent le français, nous avaient valu l'admiration curieuse de nos condisciples — et, au premier chef, celle de cet être chétif et taciturne qui, debout près des lieux d'aisance, ne cessait de nous regarder tour à tour avec hauteur ou humilité ; son attitude semblait déjà dépendre de ce que nous allions lui dire : il ne douta

pas un instant que nous lui adresserions la parole. Il n'était pas d'un abord malaisé ; mais les premiers mots qu'il prononça (et dont ni Marie ni moi ne nous souvenons) nous firent songer que nous avions commis une imprudence : la reconnaissance qu'il nous témoignait n'était qu'une sorte d'immodestie, comme s'il eût tenu à souligner, par un tremblement des bras et de la tête, un sourire plus niais et des yeux mi-clos, ce qui avait fait qu'il était en droit de mériter non seulement notre attention, mais toute notre pitié ; et n'alla-t-il pas, les premiers temps, feindre d'être pied-bot ? A propos de cette infirmité, il avoua à Marie, avec une douceur que nous finîmes par prendre pour de la bonne foi, que sans un pareil artifice nous ne nous serions pas attachés à lui ; il ajouta qu'il n'était certes pas digne de notre amitié et nous supplia de lui laisser le temps de faire ses preuves. Par un simple adoucissement de sa voix, il mettait du mystère dans cette requête. C'est alors, je crois, qu'est née mon hostilité : je ne pouvais le prendre au sérieux, quoique ce fût l'être le plus grave que j'aie connu. Je reprochai à Marie de lui avoir témoigné plus d'intérêt qu'il n'était nécessaire et, surtout, de lui avoir permis de nous rendre visite, après les cours. Mon irritation venait de ce qu'il nous amenait, pendant les longs moments que nous passions à regarder au-dessous de nous l'amoncellement des toits d'ardoise, à désirer qu'il se mette enfin à parler, alors que nous détestions même le son de sa voix. J'aurais tout fait pour qu'il parle — j'aurais même parlé le premier ; mais dès que je m'étais tourné vers lui, je le découvrais plongé dans quelque lecture, dont ni Marie ni moi n'osions le distraire. Il lui arrivait alors de lever vers nous un visage détendu : nous en étions à ce point saisis que nous ne pouvions que lui sourire ; puis il retournait à son livre, et nous au désœuvrement et au silence.

De ce silence, nous devions pourtant nous souvenir avec regret lorsqu'il consentit à parler : c'est que les confidences auxquelles il se laissa peu à peu aller nous bouleversèrent : elles nous livraient à lui bien plus que, par elles, il ne se livrait à nous. Il parlait, le plus souvent, avec ennui et lassitude, comme s'il eût trouvé dans un profond dégoût de lui-même la justification de ce qu'il disait. Il ne commençait jamais sans des considérations sur notre pays natal, évoquant, les yeux fermés — habitude dont il ne devait pas se défaire — le brouillard d'automne dans la montagne, les cloches d'un petit couvent au-dessus de la mer, ou les pluies de printemps sur les temples de l'ancienne Héliopolis — considérations si livresques que, bien qu'il affirmât qu'il lui semblait avoir vécu là-bas dans une autre existence, nous l'écoutions à peine et ne répondions aux questions par lesquelles il nous demandait confirmation de quelque point que par des hochements de tête. Nous redoutions davantage les confidences qui s'ensuivaient ; aussi Marie croyait-elle pouvoir résister aux implacables narrations à venir en parlant à son tour du Liban, et je l'admirais de tenir tête à un être décidé à tout dire ; elle était bientôt à court de mots et, peut-être, à bout de forces ; elle continuait pourtant de le regarder avec bonté ; il baissait la tête et se taisait. Cette victoire nous pesa. Quelques jours plus tard, je me sentis contraint de lui parler : je n'étais pas, comme je le crus sur le moment, exaspéré, mais inquiet de l'effet de mes mots ; je le sommai de mettre fin à son silence. Il nous regarda franchement, et sa voix s'éleva, claire et pressante. L'avons-nous vraiment écouté ? Je m'étais tourné vers Marie, qui semblait heureuse de ce que j'avais dit : si nous ne pouvions nous rendre maîtres de la situation, du moins n'avions-nous plus à la subir en aveugles.

⁂

J'avais pénétré, par une autre porte près de laquelle je m'étais aussitôt assis, dans la pièce où l'avait conduit la servante. Nous venions nous réfugier dans cette maison du village d'Antélias, près de Beyrouth, toutes les fois que les combats reprenaient dans la capitale ; et depuis le début de la guerre civile, nous y logions des parents d'un grand âge et quelques amis.

Il ne me vit pas entrer. La vaste pièce était plongée dans une semi-obscurité ; par les jalousies baissées de pâles bandes de lumière se déversaient sur le sol ; pour tout mobilier, il n'y avait qu'un ensemble de chaises rangées contre les murs, et la plupart étaient occupées par des vieillards vêtus de noir et des enfants endormis. J'étais entré trop tôt ; je serais incapable d'ouvrir la bouche : il était encore debout, s'apprêtant à lancer à la cantonade une de ces phrases de politesse qu'il savait être de mise chez nous ; mais la voix lui manqua, et il serait sans doute resté longtemps encore immobile si une vieille femme ne s'était levée et ne l'eût conduit à une chaise. On lui apporta de la limonade qu'il but lentement, les yeux levés vers une assemblée qui lui parut être, comme il le dit plus tard à Marie, de celles que l'on convoque, avant l'enterrement, dans la demeure du défunt. Les vieillards s'étaient remis à chuchoter et jetaient sur lui des coups d'œil furtifs mais dépourvus d'hostilité.

Je ne pouvais pas davantage me décider à l'aborder ; je me serais, me semblait-il, couvert de ridicule ; mais parmi ceux qui étaient là, peu se connaissaient, et nul n'eût songé à établir quelque lien entre le nouveau venu et moi : tous, vieillards et enfants, s'étaient voués à une patience commune qui n'avait d'autre objet que la venue du soir.

Je lui savais gré de l'espèce de recueillement où il s'était plongé. Et, certain que s'il avait levé les yeux vers moi, qui étais assis non loin de lui, il n'eût pu

me reconnaître, je me préparais néanmoins — à la faveur de l'obscurité grandissante, et dans une inquiétude à laquelle je me laissais aller comme au mouvement qui me serait le plus naturel — à formuler la seule phrase qui me vînt à la bouche et que je répétais en moi-même : « Pourquoi es-tu venu ? », phrase qui me paraît, aujourd'hui encore, légitime. Pourtant, à en juger d'après la correspondance qu'il entretenait avec ma sœur, sa décision de venir se recueillir dans nos montagnes, pour singulière qu'elle fût, n'aurait pas dû m'étonner ; mais je ne cherchais pas à la comprendre, et je ne me serais pour rien au monde penché sur les raisons de ce refus : ma dérobade était sans importance ; je me laissai aller à savourer mon hostilité à son égard : qu'il soit venu ne témoignait-il pas d'un mépris ou d'une frivolité inconsidérée devant la situation déchirante dans laquelle se trouvait le Liban ? Désormais, et quelles que fussent ses paroles, je pourrais lui répondre, avec tout l'aplomb que me donnait le fait d'avoir pris fait et cause pour l'une des parties en belligérance, que nous n'avions pas besoin d'êtres tels que lui.

Lorsque les dernières lueurs du jour eurent atteint son visage — il était assis face à une fenêtre — je pus, mieux que je ne l'avais fait dans la cour, le regarder : on eût dit qu'il avait fait tous ses efforts pour délivrer son visage des passions de l'adolescence et que cette patience avait été vaine ; il semblait même être à bout, et, à le voir enfin de face, cette impression se trouva confirmée ; il venait de fermer les yeux comme il le faisait jadis, quand il était sur le point de parler.

⁂

De ses confidences, nous ne nous souviendrions pas tout de suite. Il parlait longuement, avec indiscrétion : les mots lui brûlaient la bouche, et l'on sentait en lui

la volonté scrupuleuse de s'en défaire au plus vite et de nous amener à l'écouter pour nous faire oublier peu après ce qu'il venait de dire. Cette confession, il la considérait comme une tâche désagréablement nécessaire dont il s'acquittait pour avoir le droit de goûter auprès de nous quelques instants d'une paix qu'il disait ne pouvoir trouver nulle part ailleurs. Et bien des années plus tard, il fallait toute la sollicitude de Marie pour que nous fussions capables de parler de son enfance et de son adolescence dont, au fond, nous savions peu de chose...

Jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge d'homme, il lui arrivait souvent de se composer, devant le miroir, des figures plus marquées que la sienne, par dépit de ne posséder que des traits fort communs. Son enfance s'était déroulée dans deux endroits de la demeure où s'installa sa famille, peu de temps avant sa naissance : l'étroite chambre de bonne, au rez-de-chaussée, qu'il obtint très tôt de faire sienne — abandonnant à ses deux sœurs les pièces de l'étage —, et le clair vestibule d'entrée au fond duquel se dressait le miroir. Pendant les longs moments qu'il passait à s'observer dans la glace (et quels que fussent l'heure et le temps, il ne commençait jamais la cérémonie sans s'être entièrement dénudé), tout au plus grinçait-il des dents devant l'image qui lui était renvoyée ; et s'il pouvait à la longue trouver quelque intérêt à la veine saillant à son front assez haut et à sa bouche bien faite, c'était pour entrer plus avant dans la conviction qu'il ne différait en rien des garçons de son âge. Enfin, il ne croyait pas que son regard dépourvu de vivacité fût propre à le signaler auprès des femmes. Il apprit donc à connaître son visage mieux que son corps — de l'existence duquel il lui arrivait de douter ; et la seule nudité qui pût lui plaire

était celle d'un visage : n'affirmait-il pas que le spectacle le plus bouleversant restait la pâleur d'une figure qui, à la tombée de la nuit, cherche à se défaire de l'obscurité qui la gagne ? Il ne souhaitait rien tant que d'avoir réussi à appliquer à sa vie ce qui pourrait être un adage : se maintenir à la limite de l'ombre et de la lumière.

Quant à la chambre, il l'avait choisie parce qu'elle attenait au cabinet de travail de son père. Les raisons de ce choix restent obscures — à supposer qu'on puisse parler de choix : il laissait lui-même entendre qu'il n'avait fait qu'exaucer le vœu secret de son père qui, devant cette décision, en effet étonnante de la part d'un enfant, d'habiter une pièce dépourvue de tout confort et même insalubre, manifesta une joie extraordinaire. Cet homme, négociant de quelque notoriété dans la région, prétendait inculquer à son fils l'usage d'une langue qui fût d'une perfection inégalée dans la bouche d'un enfant — lequel, afin de n'être pas exposé aux barbarismes de l'époque, devrait n'avoir aucun contact avec le monde : prétention inouïe si l'on songe que cet homme, d'origine fort modeste, ne manifestait pour son propre langage que peu de souci du bon usage et s'exprimait le plus souvent d'une manière maladroite et grossière. Que l'entreprise n'ait pu être menée à bien — autant à cause des nombreuses absences du père que de la frayeur qu'éprouvait l'enfant à attendre l'homme rude devant qui il prononcerait des phrases auxquelles ni l'un ni l'autre n'entendraient rien — le laissa dans un désarroi que partageait l'inhabile précepteur à qui il avait été confié : un homme âgé dont le regard et la voix ne s'animaient que s'il lui était donné de parler de la flore du pays. De là sans doute le mutisme que l'enfant croyait de mise devant le père qui restait si longtemps à contempler son fils, ne lui adressant la parole que pour lui demander de vérifier dans un dictionnaire le sens d'un mot fort usuel. Il devait

Il y eut des moments, pendant la trop longue guerre du Liban – la guerre civile s'entend –, où, des deux côtés, des hommes oublièrent ce pour quoi ils se battaient : seule une immense lassitude, ou une manière de fatalité, les retint au combat. Situation sans doute remarquable, et ni moins tragique ni plus absurde que celle qui conduit le personnage dont il est ici question à chercher dans des circonstances excessives (la guerre civile libanaise, la maladie, la déréliction) non pas des raisons d'exister mais, si l'on peut dire, des preuves qu'il a existé : comme si avec le simple fait d'avoir conclu – mais trop tard – à la possibilité de vivre commençait le destin (paradoxal, insoutenable et peut-être exemplaire) d'un jeune Occidental d'aujourd'hui.

9 782867 440014

F1 0002 – 3-83 – 60 F

IMP. GROU-RADENEZ - PARIS 6